

UNE AVENTURE NOCTURNE



I

M. Boivot. — Peste ! voilà une route bien déserte !...



II

... Quelqu'un me suit !...



III

... C'est un voleur de grand chemin, j'en suis sûr... Il se baisse, probablement pour ramasser une pierre...

LES CYGNES

Venant des froides régions,
Et plus blanches que les neiges vierges,
De grands oiseaux aux cous de cerises
Poussaient, formés en légions,
L'air en chantant fuyait leurs lignes.
Ils passaient près des bords charmants
D'un lac aux flots bleus et dormants,
On glissait leurs frères, — les cygnes
On aurait dit des archipels
Palatins en miniature.
Séduits par la calme nature
Et par de fraternels appels,
Les deux conjugués descendirent,
En plantant, aux lits des roseaux :
Leurs palmes fondèrent les cœurs,
Et leurs ailes se détachèrent.
Ils furent très surpris de voir
Les hôtes du frais émilap
Si doulus qu', sous leur plumage,
Leur chair luisait comme au miroir.
Eux, guidés des brises errantes,
Qu'en vol nul n'aurait déjés,
Avaient leurs corps ossifiés,
Presque à jour leurs plumes ribrautes.
Ils avaient faim, ils étaient las,
La nuit était toute étoilée,
Au bord de la rive roiler
De papilliers et de lilas,
Pleins de frissons et d'odeurs molles,
On avait mis du grain d'or :
Quand ils l'eurent tout picoré,
Ils s'endorment sous des saules,
A l'aube eurent plus d'un réveil,
Tout le jour, par des friandises,
On excitait leurs gourmandises,

En admirant leur fin duvet,
Cette vie opulente et douce,
On surabondait les bons mets,
Leur fit oublier les sommets,
A l'éther préférer la mousse.
Ils récurant sans se douter
Que, sous la graisse envahissante,
Leur aile devenant pesante,
Ils ne pourraient plus remonter
Avec leurs lamineux et fibres,
En tout vient la satiété,
Même au bonheur. Quand vint l'été,
Ils se virent au sol rivés,
En proie au caprice vulgaire,
Chose vile, qui ne plaît qu'avec
Qu'aux oiseaux stagnants et priés,
Dont la nuit couvre les prunelles.
Ils coulaient pacifiquement,
Ils s'épuisèrent en bouds sourds,
Et retombèrent sur leurs ailes.

Ils ne différaient point de nous,
Condamnés à mourir sur terre,
Dans la fange et l'air délétère,
Nos fronts ainsi que nos genoux.
Telle est la bête, tel est l'homme :
S'il n'a pas de plaisir plus cher,
Que celui de nourrir sa chair,
Il devient monstrueux, et comme
Elle, il se soude au sol fatal.
Les cimes lui sont défendues ;
Ses mains en vain sont étendues
Vers le ciel et vers l'éclairé.

JEAN ROUXEL.

Les Mariages par Annonces

Malgré les progrès accomplis par la réclame, les annonces matrimoniales d'autrefois ont une saveur dont les avertissements lancés par nos agences moderne du conjungo sont entièrement dépourvues. On peut en juger par l'annonce suivante, qui a paru le 9 mai 1812, dans l'*Intelligenzblatt*, de Leipzig :

« Quatre honnêtes et très jolies jeunes filles de 18 à 21 ans, appartenant à une bonne famille de campagne, et dont chacune possède une dot de 3,000 gulden, désirent se marier pour rester en ville. Elles se flattent d'être bonnes ménagères, car elles ont été habituées à toutes sortes de travaux, et elles tiennent plus à l'honnêteté et à la bonne famille qu'à la fortune. Pour plus amples informations, les personnes âgées de moins de quarante ans et n'ayant aucun défaut personnel pourront seules s'adresser au bureau de la rédaction. »

Cette annonce est peut-être un peu longue, mais au moins elle est explicite ; sous ce rapport, la palme revient à un *Journal de Munich* de 1810 ; assurément les annonces devaient coûter moins cher qu'à présent, à en juger par les dimensions de celle-ci :

« D'après le calendrier, j'ai déjà soixante dix ans, mais d'après mes forces je n'ai que vingt cinq ans. Celle que je désire épouser doit avoir de seize à vingt ans, de beaux cheveux, de belles dents et de petits pieds ; elle doit être née de parents braves et honnêtes et sa réputation doit être sans tache. Elle doit s'habiller simplement de velours et de soie, et sous aucun prétexte ne revêtir aucune autre étoffe : je ne veux pas non plus qu'elle porte des boucles d'oreilles, des chaînes, des bagues et autres bibelots semblables, ni des pantoufles, ni des bonnets, ni des rubans, ni de faux cheveux. Elle ne doit jamais faire ses robes d'après la mode, car il n'y a rien de plus détestable que de suivre la singerie des autres. Je veux qu'elle fasse faire ses robes conformément à son goût particulier, et qu'elle ne prête aucune attention aux remarques des gens à la mode. »

« Je veux qu'elle sache monter à cheval ou qu'elle apprenne l'équitation si elle l'ignore. »

« Elle ne doit jamais s'amuser à broder, car ce genre d'exercice des doigts n'est bon que pour masquer la nullité de l'esprit. Je veux qu'elle ne fasse que de la musique, qu'elle doit connaître en perfection, car rien n'est plus insupportable que le tapotage dont les demoiselles accablent ordinairement les habitués de la maison. Elle sera maîtresse absolue dans la maison, je me ferai un plaisir de me soumettre à ses caprices raisonnables, car je trouve odieux que la femme soit l'esclave du mari. »

« En employant plus haut le mot *doit*, je n'ai pas voulu impliquer une idée de soumission, mais seulement indiquer une entente, une convention toute à l'avantage de la

femme. Le jour du mariage, elle recevra 30,000 gulden en obligations russes et prussiennes, mais elle s'engagera à dépenser chaque année les revenus de cette somme, car rien n'est plus répugnant que le vice de l'avarice. Elle ne doit jamais danser, car je n'aimerais pas voir ma femme sauter comme une sottise. Si elle est riche, elle sera maîtresse de ma fortune, mais elle devra dépenser toutes ses rentes, car je ne connais rien de plus stupide que d'économiser au profit des autres. Jouir de la vie, tel est mon principe et ma philosophie. »

Les annonces de nos journaux n'ont plus cette expansion naïve ni cette originalité, cependant on peut encore faire des trouvailles dans les feuilles de certains pays, où la publicité est moins onéreuse que chez nous. Ainsi, tout récemment à Lodz, dans la Pologne russe, le journal de la ville inséra l'annonce suivante :

« Je suis une honnête ouvrière et je travaille à l'usine... Mon père possède cinquante cochons, valant 30 roubles. Je travaille à l'usine... et qui me veut, pourra m'avoir. (En justes nocces bien entendu) »

L'Amérique a la spécialité des annonces peu banales, comme celle que vient de publier miss Georgina Mac Clarman :

« Citoyens ! restez-nous indifférents en présence d'une compatriote bien élevée, connaissant la musique, possédant tout ce qu'un homme peut désirer, bien qu'elle soit réduite à chercher un mari par l'intermédiaire des journaux ? Hâtez-vous, citoyens. En avant, marche ! Le mariage ou la mort ! Avancez-vous sans crainte. Depuis que le monde existe, jamais cœur pusillanime n'a su conquérir une belle ! »

FORMULES BANALES

Montaigne disait que rien ne lui coûtait autant dans les lettres qu'il avait à écrire, que les deux dernières lignes où il fallait mettre le votre... serviteur. Ce compliment, disait-il, m'embarrasse plus que tout le reste ; j'aimerais mieux écrire deux lettres que d'en achever une...

Voltaire, que le même sujet avait quelquefois gêné, imagina un jour d'employer cette formule : « J'ai l'honneur d'être avec tous les sentiments qu'on a coutume d'avoir au bas d'une lettre, etc. »

ENNEMI NOUVEAU GENRE

Le fait suivant est consigné dans les rapports officiels de l'état-major prussien après la guerre qui se termina par la bataille de Sadova.

Le jour de cette bataille, les obus autrichiens tombant sur une ferme du village de Nedelist, atteignirent un rucher d'abeilles. Les insectes se précipitèrent immédiatement en masse sur deux bataillons prussiens qui occupaient la ferme, avec une telle rage que les soldats furent obligés de cesser momentanément le combat contre leurs adversaires naturels, pour se défendre contre cette attaque d'un nouveau genre.

UNE AVENTURE NOCTURNE — (Suite)



IV

... Et le voilà qui court après moi !...



V

... Je me vois déjà assassiné ! Et dire qu'il y a trois milles d'ici à la première habitation...